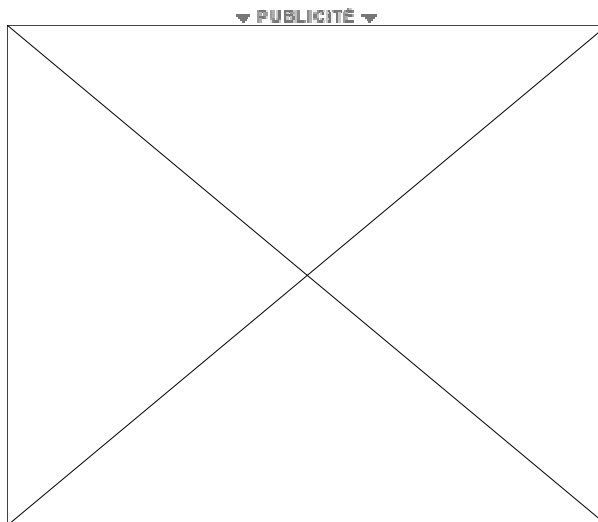


Dariush Shayegan, Le Nouvel Observateur

Dans

le monde de relativisme culturel où nous vivons, chaque culture semble avoir ses revendications propres: sa façon de voir le monde, sa façon d'apprécier les droits de l'homme, sa manière de définir la souveraineté des peuples et des droits des citoyens. D'aucuns réclament des valeurs asiatiques, d'autres une vision autarcique des rapports humains, d'autres encore considèrent tout pouvoir politique comme émanant d'une source divine. Dans ces discours il y a un défi lancé à l'Occident et la modernité qui le sous-tend: vous n'êtes pas les seuls juges, personne ne vous autorise à nous imposer unilatéralement vos valeurs. Et comme si tout cela n'était pas suffisant, les multiculturalistes militants aussi viennent unir leur voix à ces protestations: ils parlent de «terreur blanche», des méfaits pernicieux de l'eurocentrisme qui agirait par oppositions binaires: blanc/noir, bien/mal, normal/déviant. Dans le cas extrême, le multiculturalisme tend à devenir une sorte de politique identitaire où le concept de la culture se confond inmanquablement avec une identité ethnique fort réduite. Cela risque de rendre essentielle l'idée de la culture et de la réifier en surdéterminant ses distinctions par rapport à d'autres cultures. Par exemple les afrocentristes accentuent démesurément la différence. Ils transforment en fétiches sacro-saints les vertus de la minorité qui, à la longue, ne s'avèrent pas seulement intellectuellement stériles mais politiquement suicidaires. Il se crée ainsi un esprit de clocher où chacun a tout intérêt à exprimer sa différence et aucun à mettre en œuvre la communauté des idées.

Il est vrai que les cultures sont différentes, que les mentalités varient selon l'histoire, la langue, l'expérience religieuse. C'est au carrefour de la philosophie et de la psychologie que la nouvelle linguistique se révèle être d'une grande importance, nous dit George Steiner. En effet, il existe des relations multiples entre la pensée, le langage et la réalité, et Benjamin Lee Whorf d'ajouter: «Les formes de la pensée d'une personne sont régies par les lois inexorables d'une configuration (pattern) dont il n'est pas conscient. Et chaque langue est un immense système de configuration, différent des autres, dans lequel sont culturellement ordonnées les formes et les catégories par lesquelles la personnalité non seulement communique mais aussi analyse la nature, canalise son raisonnement, et construit la maison de sa conscience.» On peut rajouter à cela d'autres facteurs tout aussi déterminants: les concepts-mères d'une certaine culture, les mots intraduisibles d'une langue qui constituent l'esprit ou, comme le dit si bien Jacques Maritain, «les titres de noblesse métaphysiques» d'une certaine vision du



monde. On sait que les peuples qui ont accédé trop tard à l'unification et à la consolidation politiques ont cherché, à cause de ce retard même, à mettre en avant leurs différences ou leurs spécificités culturelles.

Les différences culturelles sont là et on ne peut s'en affranchir à si bon compte, cela d'autant plus que les décalages historiques entre les civilisations freinent le mouvement de compréhension mutuelle et que la mondialisation, loin de hâter l'assimilation, crée des zones de résistance dans les cultures traditionnelles. On sait aussi que toutes les cultures de la planète ont été ethnocentriques. L'Empire du Milieu chinois considérait ceux qui vivaient à ses marges comme des barbares pour ne pas dire des sous-hommes; l'Islam de l'âge d'or, en dépit de son immense tolérance par rapport à son temps, distinguait néanmoins la Terre de l'Islam (Dar al-islam) de la Terre de la Guerre (Dar al-harb).

Au fond, toutes les civilisations, même celles comme l'Islam, qui avaient établi un protocole de tolérance, ont été ethnocentriques et le sont toujours. Ce n'est que bien plus tard que devait surgir en Occident, grâce à la modernité naissante, un nouveau regard inédit sur le monde. On se mit à douter de l'équation exclusive qui identifiait sans sourciller la vertu et les grandes qualités à sa propre ethnie ou à sa propre religion et qui, éliminant les particularismes et les atavismes traditionnels, penchait en faveur de ce qui est accessible à tous les hommes. Et cela, grâce à une faculté commune que partageaient tous les hommes, indépendamment de leur race, de leur langue et de leurs particularismes ethniques, c'est-à-dire la Raison.

Si nous prenons la Raison des Lumières comme source des valeurs «neutres» dont peuvent bénéficier tous les êtres de la planète en dehors de toute prise de position religieuse et idéologique, alors les hommes peuvent aboutir à une communauté d'idées universelles, susceptibles d'être appliquées aux niveaux ethnique, politique, économique et social. Car soyons sérieux! Quelle meilleure garantie avons-nous pour nous défendre contre les abus du pouvoir exécutif, sinon la théorie de la séparation des pouvoirs, prônée par Montesquieu à l'âge des Lumières et qui inspira largement, comme on le sait, la Constitution des Etats-Unis d'Amérique? Quel meilleur système de protection individuelle avons-nous, sinon le principe de l'habeas corpus qui nous abrite contre les débordements des tentations tyranniques et totalitaires? Enfin, quelle arme plus efficace avons-nous pour faire face aux intolérances dogmatiques qui fusent de tous les coins du monde, sinon la pensée critique, réflexive, qui a la capacité de se dédoubler, de sortir d'elle-même, de voir l'autre, de casser l'égocentrisme étouffant des gens qui ne voient les choses que par le petit bout de la lorgnette?

On peut énumérer encore d'autres acquis de la modernité mais, quoi qu'on en dise, ces garanties, tout en étant nées en Occident, ne restent plus l'apanage d'une seule civilisation. Elles sont devenues, en raison même de la mondialisation, le patrimoine de toute l'humanité. Nous disions dans notre livre récent: «Tout comme la révolution néolithique engloba la planète entière et créa de grands foyers de civilisation, devenant de la sorte l'acquis quasi naturel de l'Homo sapiens, de même la modernité, issue des mutations scientifiques de l'Occident, se répandit sur toute la planète, s'infiltra, pour ainsi dire, parfois inconsciemment dans le code génétique culturel de l'homme d'aujourd'hui.»

Il est vrai que certaines cultures, au nom des valeurs ethniques, religieuses, renient en bloc ces acquis, cherchent des voies détournées, des succédanés, mais elles ne trouveront pas de valeurs de substitution à un changement qualitatif qui est aussi le leur, car cela équivaudrait à



mettre en question ce qui est devenu partie intégrante de leur propre personne. C'est toujours à cette aune-là que l'on évalue ses propres positions. C'est l'impérieuse présence et nécessité de ce nouvel état de choses qui pousse les tyrans du tiers-monde à faire la simagrée de la démocratie, à jouer à la parodie des droits de l'homme. Ces valeurs universelles, neutres idéologiquement, libres de toute couleur confessionnelle, constituent en soi une nouvelle identité: identité certes particulière, parce qu'elle n'est ni ethnique, ni religieuse, ni vraiment nationale, mais qui appartient à cette Raison à laquelle tous les hommes, du moins ceux qui ont conscience de vivre à ce début de XXIe siècle, sont censés participer sans réserve, indépendamment de leur appartenance culturelle.

Si par universel nous entendons des valeurs qui transcendent les frontières, les divisions ethniques, les atavismes nationaux, les ruptures historiques, alors ces valeurs-là sont bel et bien universelles. On peut les refuser, on peut se réfugier dans des fantasmes identitaires. Sublime illusion! Tous les pays qui ont cru avoir trouvé une troisième voie, réfractaire à ces acquis de l'homme moderne, ont essayé de retentissants échecs. La solution raisonnable ne serait-elle pas d'accepter les choses telles qu'elles sont? Car l'heure des utopies hallucinantes est révolue. On a déjà versé trop de sang au nom des rêves irréalisables. Si spiritualité il y a, comme le veulent certains êtres sincères ou comme le réclament les barbus illuminés de par le monde, elle ne peut venir que de l'esprit, que de ce que Rudolf Otto appelle «la mystique de l'âme». Celle-ci n'a que faire du droit canonique ou coranique. Pour que l'individu soit en mesure de s'épanouir, il faut que, paradoxalement, l'homme puisse vivre dans un milieu sécularisé, sous la férule d'un Etat de droit, à même de le protéger contre les deux fléaux de notre temps: la violence des régimes répressifs et la violence non moins coercitive du sacré qui, lui, resurgit du fond des âges. **D. S.**

Dariush Shayegan, 68 ans, est un philosophe iranien. Ancien professeur d'études indiennes et de philosophie comparée à l'université de Téhéran, il vit entre Paris et la capitale iranienne. Son dernier livre «La lumière vient de l'Occident» (L'Aube) a eu un retentissement considérable en Iran. Il est également l'auteur de «Qu'est-ce qu'une révolution religieuse?» (Albin Michel) et «le Regard mutilé» (L'Aube).

Dariush Shayegan
Le Nouvel Observateur